

M. SOUPEY

JB

# CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE



FERNAND NATHAN

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

# CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE

PAR

M. SOUPEY

*ILLUSTRATIONS DE DANIEL DUPUY*

16°2  
9683  
(18)



FERNAND NATHAN, ÉDITEUR — PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VI<sup>e</sup>)

JL - 28 11 1952 - 15330

## DANS LA MÊME COLLECTION

- Contes et Légendes de **Babylone et de Perse**, par Pierre GRIMAL.  
Contes et Récits du temps d'**Alexandre**, par Pierre GRIMAL.  
Récits tirés de l'**Histoire de Rome**, par Jean DEFASNE.  
Contes et Légendes tirés de l'**Histoire grecque**, par M. DESMURGER.  
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.  
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.  
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.  
Contes et Légendes de la **Naissance de Rome**, par L. ORVIETO.  
Contes et Légendes de l'**Égypte ancienne**, par M. DIVIN.  
Contes et Récits tirés de l'**Énéide**, par G. CHANDON.  
Contes et Récits tirés de l'**Iliade et de l'Odyssée**, par G. CHANDON.  
Contes et Légendes d'**Israël**, par A. WEIL.  
Contes et Récits tirés du **Théâtre grec**, par G. CHANDON.  
Contes et Légendes du **Moyen Age**, par Marcelle et Georges HUISMAN.  
Épisodes et Récits de la **Renaissance**, par Jean DEFASNE.  
Contes et Légendes du **Grand Siècle**, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.  
Récits et Épisodes de la **Révolution française**, par Marcelle et Georges HUISMAN.  
Contes et Légendes des **Croisades**, par M. TOUSSAINT-SANAT.  
Contes et Légendes du **Pays niçois**, par Jean PORTAIL.  
Contes et Légendes des **Charentes**, par Madeleine-J. MARIAT.  
Contes et Légendes du **Berry**, par M.-L. et J. DEFASNE.  
Contes et Légendes du **Pays toulousain**, par M. MIR et F. DELAMPLE.  
Contes et Légendes de la **Marche et du Limousin**, par Jean PORTAIL.  
Contes et Légendes de **Lorraine**, par L. PITZ.  
Contes et Légendes d'**Alsace**, par E. HINZELIN.  
Contes et Légendes d'**Anjou**, par Jacques LEVRON.  
Contes et Légendes d'**Armorique**, par J. DORSAY.  
Contes et Légendes d'**Auvergne**, par Jacques LEVRON.  
Contes et Légendes de **Bourgogne**, par PERRON-LOUIS.  
Contes et Légendes de **Corse**, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.  
Contes et Légendes du **Dauphiné**, par Luce BOSQUET.  
Contes et Légendes de **Flandre**, par LAUWEREYNS DE ROOSENDAEL.  
Contes et Légendes de **Franche-Comté**, par J. DEFASNE.  
Contes et Légendes de **Gascogne**, par F. PEZARD.  
Contes et Légendes du **Languedoc**, par M. BARRAL et CAMPROUX.  
Contes et Légendes de **Normandie**, par Philippe LANNION.  
Contes et Légendes de **Paris et de Montmartre**, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.  
Contes et Légendes du **Pays Basque**, par R. THOMASSET.  
Contes et Légendes du **Poitou**, par Jean-Robert COLLE.  
Contes et Légendes de **Provence**, par M. PEZARD.

(suite page 254)

## AVIS AU LECTEUR

---

*Les Espagnols nous reprochent volontiers de les mal connaître : « Une légende ridicule nous a donné, disent-ils, les traits, l'allure et le caractère des personnages du Romancero. Vous avez adopté cette légende, et, du type assez particulier d'Espagnol qu'elle présente, vous avez fait le type espagnol.*

*« Pour vous, gueux ou gentilhomme, être Espagnol, c'est avoir en main la navaja ou l'épée tolédane, parler pompeusement de gloire et d'honneur, être perpétuellement amoureux et jaloux, et n'avoir d'autre soin sur terre que de se battre en duel ou de racler de la guitare sous les balcons.*

*« Sans doute devons-nous encore nous estimer heureux que vous ayez pris notre portrait dans le Romancero plutôt que dans les œuvres de Ruiz de Hita; cependant il eût été plus sage et plus juste de la chercher, non dans un seul livre, mais dans plusieurs. Chacun de nos écrivains a saisi et fixé quelque trait de notre caractère et, à toutes les époques de notre histoire, c'est dans notre littérature que s'est le mieux et le plus fidèlement reflétée notre âme.*

«Hardie, brutale, façonnée de bonne heure à l'héroïsme, elle s'est peinte dans nos premiers Poèmes et nos anciens Romances; amoureuse de chimères, elle a imaginé les merveilleux romans de chevalerie; sage et réfléchie, elle s'est édifiée aux contes moraux et aux écrits philosophiques; sceptique, elle a raillé son inguérissable folie et satisfait son constant besoin de réalisme dans les satires et les romans de mœurs. Le Cid, les Infants de Lara, les compagnons de Lazarillo, les amis de don Quichotte, et lui-même et Sancho, voilà les types vraiment espagnols chez lesquels vous pouvez retrouver les traits de notre race et notre vrai caractère. Et, si vous voulez nous connaître mieux encore, écoutez les récits populaires, les contes qui s'échangent dans le corral de vecinos ou ceux que disent les nineras à nos petits enfants. De concert avec notre littérature, notre folklore vous instruira. Nous vous apparaitrons alors dépouillés de l'attrait romantique, mais vous connaîtrez du moins notre vrai visage.»

Nous songions à ces reproches en rassemblant la matière de ce livre destiné à présenter à des lecteurs français quelques récits et quelques personnages populaires en Espagne.

Aux anciens Poèmes et aux Romances nous avons demandé l'histoire légendaire des héros nationaux comme le Cid et les Infants de Lara. Les vieux conteurs comme Juan Manuel nous ont fourni quelques récits dont l'écho persiste aujourd'hui encore dans la tradition orale; nous avons pris dans le théâtre de Rojas et les romans de Quevedo, les scènes de la vie des étudiants à Salamanque; enfin pour mieux présenter au lecteur les populaires silhouettes du prêtre, de l'hidalgo, du mendiant, nous avons simplement traduit quelques chapitres du Lazarillo de Tormès. Nous avons procédé de même pour don Quichotte, mais, comme nous ne pouvions le suivre dans

toutes ses aventures, nous l'avons accompagné dans sa dernière sortie et ramené à la maison où, vaincu, il revenait mourir en sage.

Au folklore espagnol, si riche en légendes, contes, chansons, nous avons pris ce qui nous semblait le mieux peindre les habitudes, les mœurs, les superstitions populaires. Ces contes offrent naturellement des analogies avec les nôtres, car ils appartiennent au même fonds de légendes européennes; mais sur cette trame, les Espagnols ont brodé des détails et des personnages originaux; ils sont remplis de détails réalistes, mais conduits par une imagination hantée de souvenirs païens et chrétiens tout ensemble.

Le Christ, la Vierge, tous les saints du Paradis, avec saint Jacques de Compostelle en tête, remplissent de leur intervention miraculeuse l'histoire légendaire de l'Espagne; le Diable et ses sorcières, avec les esprits et les génies, interviennent dans la vie du peuple et la troublent de leurs exploits. A l'usage des petits enfants, il y a le Coco et le Bu, sortes de loups-garous; à l'usage des grandes personnes, sont les génies ou follets qui varient selon les provinces; les Asturiens possèdent le Burlon qui se plaît à mystifier les bergers et les voyageurs attardés sur les routes. Le Duende, petit frère du Burlon, est le diabolotin malicieux, mais inoffensif, qui habite, en Andalousie, les champs déserts, les maisons abandonnées ou les bois d'oliviers; en Castille, le Duende, plus familier, habite les maisons; et, comme il a la taille d'un concombre, il se cache aisément sous les meubles ou dans les tiroirs d'où il sort pour faire mille taquineries à ses hôtes. Il y a peu de fées, mais les Asturies ont les Xanas; ce sont, dit-on, des filles de rois qui vivent enchantées dans les fontaines; un fil d'or qui brille sur les cailloux, au fond des eaux claires, décèle leur

présence, et celui qui pourrait saisir et dérouler ce fil sans le casser verrait apparaître la belle fée.

A côté des récits où interviennent ces personnages fantastiques, beaucoup de contes ont, au contraire, l'allure de nos fabliaux. Le prêtre, le cordonnier, le marchand, le soldat y figurent chacun avec ses défauts et ses ridicules professionnels; c'est la peinture satirique et malicieuse de la vie et des gens. Aussi, à l'exemple des vieux moralistes, ne les dédaignons pas trop : « Ce sont là bagatelles, disait Ruiz de Hita, mais, de même que beaux deniers se cachent en pauvre bourse de cuir, ainsi œuvre légère peut recéler beau savoir... C'est d'un humble roseau que sort le sucre blanc, c'est sur une branche épineuse que fleurit la rose. »

M. S.

## CONTES ET LÉGENDES D'ESPAGNE

---

### La main noire

(Conte populaire castillan)



Il était une fois un pauvre homme qui n'avait pour tout bien qu'un âne gris et trois belles filles; il gagnait sa vie et la leur en allant chaque jour chercher, à la montagne voisine, de l'eau qu'il revendait ensuite, mais tous, à ce régime, jeûnaient et faisaient carême plus souvent qu'il n'est prescrit dans le calendrier.

Un matin que l'âne trottait vers la montagne, suivant les mêmes traces que ses pas avaient marquées depuis des jours et des jours à travers la campagne pierreuse, il s'arrêta net et l'homme qui sommeillait sur sa croupe derrière les jarres vides, lui allongea un bon coup de talon.

— Hue, paresseux!

Mais ce qu'il vit lui fit ouvrir des yeux tout ronds de convoitise : devant l'âne, au beau milieu du chemin s'étalait un chou,

un chou magnifique, si énorme et si majestueux que dans cette campagne râpée il paraissait un arbre géant. Il était haut de tige, durement pommé au milieu, tandis qu'alentour ses larges feuilles rigides et boursouflées reluisaient au soleil.

L'homme sauta à terre et écarta le baudet qui reniflait déjà de gourmandise.

— Ote ton nez de là; ce chou royal n'est pas fait pour les ânes, mais bien plutôt pour le fils de ma mère. Aussi vrai que l'on m'appelle Tio Pepe, je n'ai jamais vu rien de pareil; il y a là dedans au moins dix jours de nourriture! Tiens-toi tranquille, bourricot de mon cœur, je te donnerai le tronc et quelques épluchures!»

Et il empoigna la tige de la plante pour la déraciner.

Une voix furieuse se fit entendre.

— Qui me tire la barbe?»

L'homme s'arrêta, interloqué, regarda autour de lui, et ne vit personne. Il crut que ses oreilles avaient bourdonné et il s'apprêta à recommencer.

— Qui me tire la barbe?»

Cette fois, Tio Pepe fit un bond en arrière. Qui donc pouvait se moquer ainsi de lui? La campagne, à deux lieues à la ronde, s'étendait toute plate et peuplée seulement de cailloux; il était bien seul avec son âne et celui-ci n'avait pas coutume de parler chrétien.

Il fallait en finir. De toutes ses forces il tira sur le chou et retomba sur son derrière : devant lui sortait de terre un géant effroyable, haut de cent coudées, la figure noire comme poix, les yeux rouges comme braise ardente, la bouche plus large que la gueule d'un four. Le géant fit une affreuse grimace et cria pour la troisième fois :

— Qui me tire la barbe?»

Et sa voix était si formidable que le pauvre Pepe sentit ses entrailles s'émouvoir douloureusement, tandis que l'âne épou-

vanté se sauvait comme s'il eût entendu un essaim de guêpes à ses oreilles.

— Ainsi c'est toi, vermisseau du diable, qui oses me déranger quand il me plaît de me récréer et de m'épanouir au soleil sous la forme d'un chou pommé?

— Seigneur, je ne savais pas!...

— Eh bien, je vais t'apprendre à me manquer de respect. Fais ta prière et quand tu diras « amen » je t'écraserai sous ma semelle. J'attends. Est-ce fait?

— Seigneur, ne vous fâchez pas, je ne voulais pas vous offenser! J'ai un âne et trois filles à nourrir, sans compter le malheureux qui vous baise les pieds; nous avons toujours le ventre vide et vous étiez un si beau chou!

— Quel âge ont tes filles?

— L'ainée, la Paquita, vient d'avoir dix-neuf ans, la Lolita en a dix-huit et la Rosarita dix-sept. Ce sont trois bonnes filles bien gaies; laissez-moi, s'il vous plaît, retourner auprès d'elles!

— Tu y retourneras peut-être. Cela dépend de toi. Écoute-moi bien : j'habite sous terre un palais magnifique où je vis seul; j'ai besoin qu'une femme prenne soin de mon ménage et me tienne compagnie. Donne-moi ta fille aînée. Si tu acceptes, tu auras la vie sauve et tu seras assuré à l'avenir d'avoir le ventre toujours plein. Si tu refuses, je t'aplatirai sous mon talon. Choisis.

— La Paquita sera votre femme, répondit Pepe tout tremblant.

— A demain donc. Tu me trouveras ici à l'heure de la sieste, sous ma forme de chou; amène-moi ta fille; tu tireras tout doucement — je dis tout doucement — l'une de mes feuilles pour me réveiller. Je t'apparaîtrai aussitôt. Prends ceci.»

Et le géant disparut en lui jetant une bourse pleine d'or.

Tio Pepe se releva et se frotta les yeux; quand il vit par terre la bourse d'or et à l'horizon l'âne qui, réduit à la

grosseur d'une mouche, galopait éperdument, il comprit qu'il n'avait pas rêvé.

« Hélas, me voilà bien! pensait-il en se grattant la tête. Si j'accepte, je perds ma fille aînée; si je refuse, je suis mort, et alors je les perds toutes les trois! Sainte-Vierge, que faire? Et cet effronté d'âne qui me laisse en un pareil moment! Jamais je ne pourrai marcher jusqu'au village; j'ai les jambes coupées et je sens ma cervelle fondre! Hélas! Pauvre Tio Pepe!»

Il pleurait de désespoir, son estomac creux le torturait; l'air surchauffé faisait tout danser devant ses yeux; il se mit en marche traînant les pieds et répétant machinalement :

*« Si je vis, je perds une fille!*

*Si je meurs, je perds les trois! »*

Et chacun de ses pas lui semblait mesurer l'éternité.

Lorsque Tio Pepe, enfin assis à l'ombre de sa maison, eut avalé la moitié d'un *botijo* (1) d'eau fraîche, il put expliquer à ses filles les causes de son retour et de son désespoir. Elles se montrèrent fort intriguées, mais non chagrines; les deux aînées l'accablèrent de questions, tandis que la troisième, puisant dans la bourse d'or, courait acheter de quoi dîner.

Paquita, émerveillée à la perspective d'être dame et maîtresse dans un palais, disait à son père que le plaisir de voir toute la famille à l'abri du besoin valait bien que l'on risquât l'aventure. Lolita déclarait que si sa sœur refusait d'épouser ce géant, elle-même y consentirait, rien que par curiosité. Toutes deux jasèrent si bien que leur père étourdi par leurs babillages et leurs projets d'avenir, se rasséra. Lorsqu'il eut bien déjeuné, il commença à voir tout en rose.

« Les femmes sont si malignes, pensait le bon Pepe, qu'elles ont mille moyens de se tirer d'affaire. Celle-ci pourrait bien,

---

(1) Cruche en terre poreuse.

comme tant d'autres, mener son redoutable époux par le bout du nez. Du reste, ce géant n'a pas l'air si mauvais, puisqu'il nous a donné de l'or et que nous venons de faire, grâce à lui, un déjeuner sans pareil.»

Le lendemain, Paquita ayant mis sa robe rapiécée et noué sur sa tête son mouchoir des dimanches, s'en fut, montée sur l'âne et suivie de son père, à la recherche du chou. Elle riait, Tio Pepe pleurait. Lorsqu'ils virent au soleil le chou, plus beau encore que la veille, la jeune fille sauta légèrement à terre et Tio Pepe s'approcha peureusement de lui.

— Tu ne regrettes rien, petite? dit-il à Paquita avant de toucher la plante.

— Non, père. Tu peux tirer la feuille!»

Tio Pepe tira doucement et le géant apparut. Il prit Paquita par la main et dit à Pepe :

— C'est bien, tu peux partir... Quand tu voudras me voir, tu reviendras ici comme aujourd'hui!»

Et il lui donna une autre bourse d'or.

Tio Pepe remonta sur son âne et s'en fut, tandis que le sol s'entrouvrait et que le géant conduisait Paquita à sa demeure souterraine.

C'était un palais immense, dont les salles, soutenues par des colonnes de marbre, étaient sculptées, peintes ou dorées du haut en bas. Mille lumières en faisaient étinceler les couleurs vives; dans les *patios* (1) fleuris, des oiseaux chantaient au bruit des eaux qui ruisselaient des vasques ou jaillissaient pour retomber en fine pluie dans les bassins d'albâtre. Paquita, étonnée de tant de splendeurs, n'osait ni remuer ni parler.

— Cette maison est la tienne, Paquita, lui dit le géant. Tu y vivras heureuse si tu veux seulement m'obéir : tu peux aller

---

(1) Cour intérieure.

partout, disposer de tout, faire tout à ta guise, mais n'ouvre jamais cette porte d'or que tu vois au fond de cette salle, car il t'arriverait malheur. Je vais m'absenter jusqu'à ce soir. Si tu désires une chose, quelle qu'elle soit, demande-la à voix haute, et tu seras immédiatement servie. Ne t'étonne de rien; nul ici ne te fera de mal, si ce n'est toi-même en me désobéissant.»

Le géant parti, le jeune fille s'empressa de visiter le palais. Elle entra dans une chambre où un grand miroir d'argent poli lui renvoya son image; elle y vit ses espadrilles de corde, sa pauvre robe effilochée :

— Comme je voudrais être bien habillée! dit-elle avec un soupir.

Aussitôt une main noire apporta devant elle des robes de toutes les couleurs; il y en avait en soie lamée, en or tissé, en argent broché, et la main noire s'empressait à les étaler devant Paquita émerveillée. La jeune fille s'étonnait bien un peu de ne pas voir le corps auquel cette main pouvait appartenir, mais, décidée à ne s'effrayer de rien, elle ne s'occupa bientôt plus que de choisir son costume et de s'attifer. Elle mit une somptueuse robe rouge, se coiffa d'un diadème de brillants, entassa colliers et bracelets autour de son cou et de ses bras, et quand elle se regarda dans le miroir d'argent, elle fut satisfaite de sa nouvelle figure :

— Me voilà mieux parée que la Vierge, dit-elle en riant, mes sœurs ne me reconnaîtraient pas.»

La pensée de n'avoir personne pour l'admirer gâtait un peu son plaisir; au bout de deux heures, elle s'ennuya. Alors elle se souvint de la porte d'or. Que pouvait-il y avoir là derrière? A plusieurs reprises la jeune fille s'en approcha, sa curiosité grandissait; à la fin, n'y tenant plus :

— Bah! se dit-elle, nul ne le saura; je vais seulement entr'ouvrir la porte!»

Mais elle poussa un cri de terreur. A peine avait-elle ouvert qu'une main noire l'attirait dans la chambre défendue et lui coupait la tête.

Le lendemain, Tio Pepe vint respectueusement tirer le chou par une de ses feuilles.

Le géant parut.

— Que me veux-tu?

— Je viens savoir comment va ma fille.

— Elle s'ennuie d'être seule et réclame sa sœur. Amène Lolita demain; elles vivront plus heureuses ensemble.»

Et il lui donna une bourse d'or.

Lolita, dévorée de curiosité, fut enchantée de penser qu'elle allait à son tour pénétrer dans le palais souterrain.

— Prends garde, lui dit sa petite sœur, sois bien prudente. J'ai peur pour toi, comme j'ai eu peur de voir partir Paquita.

— Tu es une sottie, Rosarita, notre sœur vit comme une princesse, et moi je vais en faire autant, voilà tout!»

Lorsqu'elle fut dans le palais, elle demanda Paquita.

— Ne demande pas ta sœur, dit le géant, car tu ne peux pas la voir maintenant. Fais tout ce qui te plaira dans cette demeure, tu seras servie selon tous tes désirs, mais n'ouvre pas la porte d'or que tu vois au fond de la salle, car il t'arriverait malheur.»

Et il partit.

Lolita s'empressa de parcourir tout le palais; elle ne songea pas à se vêtir de belles robes; elle voulait savoir où sa sœur pouvait bien se cacher; elle ouvrit toutes les portes et lorsqu'il ne resta plus que la porte d'or, elle ne put résister à la tentation de l'ouvrir à son tour.

Aussitôt la main noire lui trancha la tête.

Le lendemain, Tio Pepe vint aux nouvelles; il toucha délicatement le chou :

— Je voudrais savoir ce que font mes deux filles?

— Elles s'amuse beaucoup, répondit le géant. Elles sont si heureuses qu'elles te demandent d'amener demain leur jeune sœur afin de se réjouir avec elle!...»

Et il lui donna une bourse d'or.

Tio Pepe amena Rosarita en pleurant : c'était sa préférée et c'était la dernière.

— Tu seras plus heureuse là-bas qu'auprès de moi, lui dit-il. Va et ne t'ennuie pas!»

La jeune fille avait du chagrin, mais elle obéit. Lorsqu'elle fut installée dans le palais, le géant lui parla avec beaucoup de douceur et la pria de ne pas chercher ses sœurs et de ne pas ouvrir la porte d'or.

— Je vous obéirai, dit la jeune fille, quoique j'aie de la peine à la pensée que je ne verrai pas mes sœurs.

— Tu les verras un jour, je te le promets, lui dit le géant, mais en attendant, obéis-moi aveuglément, si tu ne veux pas qu'il t'arrive malheur. Adieu, je te laisse seule jusqu'au soir!»

Rosarita était sage et prudente; elle se promit d'attendre docilement; comme ses sœurs, elle visita le palais, mais sans même penser à ouvrir la porte défendue; quand elle eut faim, la main noire lui servit un repas délicieux; devant les belles robes, elle se dit qu'elle ferait bien de se parer un peu afin d'être plus digne de cette splendide demeure. Elle choisit une simple robe de soie blanche qu'elle attacha avec une ceinture d'argent, s'amusa à se chausser de petits souliers blancs, mit un œillet dans ses cheveux et dit : «Je voudrais bien travailler maintenant, en attendant le maître!»

Aussitôt la main noire lui apporta une corbeille de soies et d'étoffes variées, des ciseaux d'acier et un dé en or; et la jeune fille commença à coudre.

Le géant sembla tout heureux de la revoir et la complimenta sur sa parure; il se montra si doux et si empressé que, sauf

l'absence de son père et de ses sœurs, Rosarita ne regretta rien et s'accoutuma bien vite à sa nouvelle vie.

Les jours passèrent. En l'absence de son époux, Rosarita s'occupait de la maison, chantait et travaillait. Quand il rentrait, elle se montrait attentive à lui plaire; elle ne le trouvait plus aussi laid, car elle s'habitua à sa figure, et elle l'aimait tendrement.

Un soir, à l'heure où le géant avait coutume de rentrer au palais, Rosarita vit venir à elle un jeune homme aussi beau que l'archange saint Michel. Elle eut bien peur.

— Ne crains rien, Rosarita, lui dit l'inconnu, je suis ton époux, le vilain géant que tu as consenti à aimer. Mon maître, le roi des génies, à qui j'avais désobéi, m'avait condamné à vivre sous cette figure et dans ce palais souterrain jusqu'à ce que je puisse trouver une femme capable de se montrer durant deux mois obéissante et discrète. J'ai cherché cent ans cette femme, et je t'ai enfin rencontrée. Aujourd'hui j'ai repris ma première apparence; demain nous pourrions retourner sur la terre où nous vivons heureux. Toutes celles qui vinrent ici avant toi ont été punies de leur désobéissance. Toi seule m'as sauvé en échappant à un châtement certain. A partir d'aujourd'hui, la main noire qui te servait et te surveillait est partie, nous aurons des serviteurs plus réjouissants à voir. Je retourne auprès de mon maître, mais je reviendrai demain et nous sortirons d'ici ensemble. Prends cette bague; la pierre en est transparente comme l'eau; si tu désobéissais, elle rougirait comme le rubis. Si tu m'aimes, souviens-toi de la porte d'or et de ta promesse!»

Rosarita n'osa pas se réjouir : elle sentait qu'elle aimait bien mieux son mari sous cette forme nouvelle, mais elle le redoutait. N'avait-il pas dit que toutes celles qui étaient venues dans le palais avant elle-même avaient été punies? Où étaient-elles à présent? Peut-être pleuraient-elles enfermées derrière

la porte d'or? Peut-être même étaient-elles mortes? Le géant lui avait dit qu'elle reverrait ses sœurs, mais elle doutait maintenant de sa parole.

Et son inquiétude lui fit ouvrir cette porte que ses sœurs avaient ouverte par curiosité.

Elle vit au milieu d'une grande salle, étendues côte à côte et décapitées, Paquita et Lolita.

— Mon mari n'est qu'un monstre! » gémit-elle en se sauvant terrifiée.

Elle s'aperçut alors que la pierre de sa bague était couleur de sang!

Le jeune homme en rentrant le lendemain n'eut pas de peine à deviner ce qui s'était passé.

— Tu as douté de moi, Rosarita, et par ta désobéissance tu nous as perdus tous les deux. Ce soir, tu le sais, finissait l'enchantement. Tu as ouvert la porte d'or; je ne peux plus remonter sur la terre. Pour l'amour de toi, je rendrai la vie à tes sœurs, et tu partiras avec elles. Ne pleure pas. Il faut me quitter. Si tu m'avais aimé plus que tout au monde, tu aurais eu confiance en moi et tu m'aurais aveuglément obéi! »

Le jeune homme rendit la vie aux deux sœurs, il prit par la main Rosarita qui pleurait et les conduisit toutes les trois à la porte du palais.

Il embrassa Rosarita.

— Adieu, dit-il, sois heureuse!

Tout disparut, et les jeunes filles se retrouvèrent au milieu des champs arides, sous le soleil de juin...

Tio Pepe vit revenir ses filles avec joie. Les deux aînées se marièrent bientôt, car leur père était devenu riche et l'histoire ne dit pas qu'elles aient gagné à leur aventure plus de prudence ou de discrétion. Mais Rosarita restait inconsolable; dans la campagne, là où elle avait vu surgir le géant, les printemps, les étés passèrent, verdissant la terre et la desséchant tour à tour, sans que jamais apparût la plante merveilleuse. Rosarita ne devait plus revoir celui qu'elle avait aimé.

## La massue de Piquillo

(Conte populaire andalou)



E joyeux Piquillo avait autant d'enfants qu'il y a de pépins dans une grenade; il avait aussi une femme acariâtre, mais il y était accoutumé.

Piquillo était savetier, et savetier andalou; aussi avait-il coutume d'utiliser la semaine selon le vieil adage :

*Lundi, fêtait saint Crépin,  
Mardi, n'était guère en train,  
Mercredi, chômaït pour cause d'orage,  
Jeudi, chômaït pour cause de vent,  
Et vendredi se reposait pour cause de tempête.  
Restait le samedi? A quoi bon se mettre en train?*

Piquillo vivait gaiement sans penser au lendemain et ne rentrait au logis que s'il ne pouvait s'en dispenser; il évitait ainsi les deux seules choses capables de le rendre mélancolique : les querelles domestiques et le travail.

Un jour vint cependant où il fut bien obligé de s'apercevoir qu'il ne possédait plus rien et qu'il lui fallait, pour le moment du moins, retourner au logis.

Il y fut accueilli comme un puceron dans une fourmilière;

sa femme le battit, ses enfants l'injurièrent et tous ensemble le poussèrent dehors à coups de pied et à coups de poing. Un voisin compatissant lui dit : «Travaille un peu; tu verras, Piquillo, que tout ira bien!»

«Travailler, pensa Piquillo, plutôt mourir!»

Et il résolut d'aller se pendre. Il emprunta une bonne corde à son compatissant voisin et courut à la recherche d'un arbre propice. Enfin, au milieu des champs, il avisa un olivier dont une branche basse lui parut assez solide pour y attacher sa corde. Comme il faisait le nœud coulant, une voix cria, du haut de l'arbre :

«— Que vas-tu faire?»

Piquillo, le nez en l'air et les yeux ronds de surprise, aperçut parmi les branches un petit homme habillé de rouge et reconnut un *duende* (1).

«— Tu le vois bien, dit-il au follet, je vais me suspendre à cette branche comme un oignon à une poutre.

— Et pourquoi faire?

— Pour me délivrer des criailleries d'une femme en colère et d'enfants affamés : si tu savais ce que c'est!...

— Je le devine, dit en riant le *duende*; aussi vais-je t'aider; tends tes deux mains, attrape cette bourse; grâce à elle, tu seras partout accueilli comme un prince, car elle ne se vide jamais. Détache ta corde et va déjeuner chez toi!»

Piquillo remercia le petit homme et partit plus joyeux qu'un rayon de soleil. Mais Piquillo arriva bientôt devant une petite auberge isolée sur la route, et cette vue lui donna faim et soif. Il y entra.

«— Holà, cria-t-il en frappant des mains pour appeler l'aubergiste; que l'on m'apporte vivement tout ce qu'il y a de meilleur ici, à manger et à boire!»

(1) Voir l'avis au lecteur, p. 3.

L'aubergiste hésitait, car Piquillo ne payait pas de mine.

— Tiens, lui dit Piquillo, voici pour te dégourdir les jambes, et voici pour t'ouvrir l'entendement, et voici pour te payer ta marchandise! Et, ce disant, le joyeux savetier sortait de sa bourse et faisait sonner sur la table un douro, puis deux, puis trois!

L'hôtelier se précipita pour le servir.

— Quelle merveille! pensait Piquillo en admirant sa bourse, comme je vais être heureux!»

Et il se mit à manger comme quatre affamés.

— Seigneur, une aumône pour l'amour de Dieu, piailla une petite voix sur le seuil de l'auberge; ma mère est malade, mon père est au lit avec la fièvre...

— Tiens, attrape, petit frère!»

Et le généreux Piquillo lança au jeune mendiant une belle pièce d'argent. L'enfant la saisit au vol et demeura muet de surprise, puis il cria : «Dieu vous le rende» et de toute la vitesse de ses jambes nues il détala sans regarder derrière lui.

Piquillo mangea tant et but si bien qu'il roula sous la table où il s'endormit à poings fermés. Alors l'aubergiste appela sa femme, et, bien doucement, ils sortirent de la ceinture de Piquillo la bourse merveilleuse :

— Dépêche-toi, dit le malin hôtelier à son épouse, de tailler et de coudre une bourse toute semblable à celle-ci; nous en ferons l'échange sans que cet imbécile s'en aperçoive!»

Ainsi fut fait, et deux heures après, quand le dormeur s'éveilla, il partit content, car il avait tâté sa ceinture et senti la bourse qui s'y cachait.

Ce fut en chantant à plein gosier qu'il arriva devant son logis. Sa femme l'entendit et sortit sur le seuil.

— D'où viens-tu, dévergondé, maudit chien! Tu oses chanter et revenir ici! Attends un peu!

— Taisez-vous, ma gracieuse épouse! Je vous apporte

quelque chose qui vous fera chanter avec moi! Vous ne le méritez guère, mais je suis bon apôtre. Regardez bien cette petite bourse : elle ressemble à votre bouche, femme bavarde, car il en sort toujours quelque chose, et, lorsqu'on la croit vide, on s'aperçoit qu'elle est toujours pleine. Alignez-vous, la marmaille! Tendez la main, je veux donner à chacun de vous un douro d'argent!»

Piquillo fouilla dans la bourse : elle était vide. Il attendit un instant, rien ne vint; il la secoua, la retourna. Les enfants trépignèrent de joie et la femme lança une gifle à son époux.

— As-tu fini de te moquer de moi? dit-elle, furieuse.

— Je t'assure, gémissait Piquillo tout en secouant et retournant la bourse, je t'assure qu'elle se remplissait toute seule de bel argent, puisque j'en ai tiré un, deux et trois douros pour payer mon déjeuner, puis un autre pour donner...

— Quatre douros, tu as dépensé quatre douros, scélérat! Tandis qu'ici nous n'avons pas même un noyau d'olive à sucer. Tiens, voleur! Tiens, pendard!»

Et la femme, aidée par tous les enfants ensemble, lui administra une correction deux fois plus vive que la première. Après quoi Piquillo fut mis à la porte à grands coups de pied et de poing.

Il reprit la corde et retourna se pendre. Il allait passer sa tête dans le nœud coulant lorsqu'une voix cria :

— Que vas-tu faire?

— Me rependre, car tu m'as trompé : la bourse a été vide tout de suite et ma femme et mes enfants m'ont battu!

— Piquillo! Tu n'es qu'un sot, mais j'ai pitié de toi. Tiens, prends cette nappe. Il te suffira de l'étendre par terre pour qu'elle se couvre aussitôt de tous les mets que tu pourras désirer. Va, et cette fois, prends garde aux voleurs!»

Piquillo remercia, prit la nappe et se sauva en courant.

Tout à coup, il eut une idée et s'arrêta net. « La nappe est-

elle vraiment ce que m'a dit le petit homme? Voyons cela avant de reparaitre devant ma femme!»

Il étendit la nappe : aussitôt elle fut recouverte d'un repas qui eût contenté la cuisinière d'un roi. Piquillo, émerveillé, craignit de ne pouvoir tout absorber; il y réussit pourtant et ne garda qu'un saucisson qu'il mit à tout hasard dans sa poche.

Il enroula ensuite la nappe autour de lui, en guise de ceinture, afin que nul ne pût la lui dérober, et, lentement, car il se sentait un peu lourd, il s'achemina vers son village.

En passant devant l'auberge, il fut saisi d'une invincible envie de dormir et il entra.

— Tiens, dit-il à l'aubergiste en lui offrant le saucisson, donne-moi, en échange de ceci, un coin tranquille pour dormir un instant!»

L'aubergiste y consentit volontiers, car il avait reconnu Piquillo et flairait une nouvelle aubaine. Il remarqua l'étrange ceinture du dormeur et dit à sa femme :

— Dépêche-toi de tailler et de coudre une nappe semblable à celle que cet homme porte enroulée autour de lui!»

La femme obéit et, quand ce fut fait, l'hôtelier changea la nappe, comme il avait changé la bourse, le plus subtilement du monde et sans que le dormeur y sentit rien.

Deux heures après, Piquillo faisait une rentrée solennelle au logis.

— Femme, dit-il en ouvrant la porte, je vous apporte le moyen d'être plus riche qu'une reine et mieux nourrie qu'un archevêque! Regardez, et vous, enfants, quand cette nappe sera couverte de plats, tâchez de manger proprement et non comme de sauvages gloutons que vous êtes!»

Pompeusement, devant la femme et les enfants ébahis, Piquillo étendit la nappe sur le sol. Rien n'apparut. Il la secoua, la plia, la déplia, la replia... en vain! Alors ce fut une

tempête de cris, de rires, de hurlements – et de coups sur le dos du pauvre homme.

– Je vous assure, protestait Piquillo, que la nappe était couverte tout à l'heure de poulets et de viandes rôties!

– Malheur à moi, cria la femme, mon mari est devenu fou!»

Et elle le jeta dehors.

Furieux et désespéré, Piquillo reprit sa corde et retourna se pendre.

Le petit homme rouge était toujours dans son arbre. Au moment où Piquillo passait la tête dans le nœud coulant, il cria :

– Arrête, Piquillo! Pourquoi es-tu revenu?

– Parce que ta nappe ne valait pas plus que ta bourse et que j'ai été, grâce à toi, battu une fois de plus!

– Imbécile! J'ai pitié de toi une dernière fois. Prends cette petite massue, et si l'on te menace, tu n'as qu'à lui dire :

«Frappe!» Je te promets que, grâce à elle, tu vivras tranquille désormais. Et maintenant, adieu, Piquillo. Ne reviens jamais ici, car tu ne m'y trouverais plus et, si tu te fais voler cette fois, personne alors ne t'empêchera de te pendre!»

Piquillo remercia le petit homme, et, portant sa massue comme l'alcade son bâton, il s'achemina tout pensif vers le village.

« Si l'on m'a vraiment dérobé la bourse et la nappe, ce ne peut être que cet hôtelier de malheur, songeait-il. Je vais m'en assurer, et, si c'est lui, j'essaierai sur sa tête l'effet de la petite massue! »

Il entra dans l'auberge où il fut reçu à bras ouverts.

– Peux-tu me dire, hôtelier, si je n'ai pas perdu chez toi ma bourse et ma ceinture?

– Sûrement non, Seigneur! répondit le rusé aubergiste, car vous n'aviez pas ces objets quand vous êtes venu les deux dernières fois.

— Vraiment? alors, frappe, massue!»

Et vlan, la massue abattit l'hôtelier; sa femme accourut, et, vlan, la massue abattit la femme. Piquillo arrêta l'arme avant qu'elle ne frappât la servante. Il chercha sa bourse qu'il retrouva et qu'il fourra dans sa poche, sa nappe qu'il enroula autour de lui, puis il revint à la maison.

Les enfants jouaient au taureau devant la porte. Ils accueillirent leur père avec des sifflets et des huées; quelques-uns lui jetèrent des cailloux.

— Frappe, massue, frappe! dit Piquillo, mais doucement!»

La massue administra une bonne correction à l'impertinente marmaille; elle y mit tant d'ardeur que Piquillo, craignant de voir endommager sa progéniture, l'arrêta bientôt. Mais la femme accourait aux hurlements des enfants; elle se précipita, les ongles en avant sur son mari.

— Frappe, massue, frappe, mais doucement!» dit Piquillo.

Et la massue rendit en une fois à la femme les coups reçus en détail par le mari depuis des années; la mégère, saisie d'étonnement et de rage, cessa de crier et s'évanouit.

Les voisins coururent chez l'alcade, et l'alcade vint avec deux alguazils pour arrêter Piquillo.

— Comment, dit celui-ci, un honnête savetier n'est-il plus le maître dans sa maison, et ne lui est-il plus permis de corriger sa femme? Frappe, massue, frappe!»

L'alcade fut aplati sur le sol et ses deux alguazils avec lui.

Les voisins s'enfuirent, et le roi envoya un régiment de grenadiers pour prendre Piquillo.

— Frappe, frappe, massue! et dépêche-toi!» dit Piquillo.

La petite massue abattit, un, deux, trois grenadiers; elle en abattit vingt, cinquante, cent, deux cents. Quand il n'en resta plus un :

« Reposons-nous, dit Piquillo. Sainte Vierge, comme c'est fatigant d'aimer la tranquillité et de vouloir l'obtenir en ce monde! »

Dans la plus belle maison de la ville désertée, Piquillo choisit le lit le plus moelleux et s'y installa pour dormir, non sans avoir auparavant, pris un bon repas sur sa petite nappe et caché sous sa veste la précieuse massue.

Pendant qu'il dormait, les dragons du roi arrivèrent sans bruit et fouillèrent toutes les maisons. Ils finirent par trouver Piquillo si profondément endormi qu'ils purent le ficeler et l'emporter sans qu'il s'en doutât.

Quand il s'éveilla, il se vit en prison; ses mains liées l'empêchaient de se servir de la massue; mais l'arme précieuse était toujours cachée sous son vêtement. Piquillo fut jugé, et condamné à mort. Au moment d'être pendu, il demanda en grâce d'avoir les mains déliées pour dire sa prière; le bourreau défit la corde; aussitôt le condamné saisit sa petite massue en criant : « Frappe, frappe, et frappe fort! »

Et le bourreau, les aides, le chapelain, les gardes et les soldats et tous les gens accourus pour le voir périr furent assommés en un clin d'œil. Un seul ne fut qu'étourdi, car il était d'une race au crâne solide; c'était un *Gallego* (1). Il courut se réfugier sous le trône du roi et, encore tout étourdi par le coup de massue, il raconta au souverain les exploits de Piquillo.

« Cet homme va tuer tous mes sujets; comment pourrais-je me débarrasser de lui? » se demandait le roi.

Après avoir bien réfléchi, il envoya une ambassade vers Piquillo pour le prier de venir au palais. Piquillo daigna venir. Il se présenta fort civilement devant le roi qui lui dit :

— J'ai besoin d'un illustre et vaillant capitaine pour exterminer mes ennemis d'Amérique. Veux-tu partir, seigneur Piquillo? Je te donne des vaisseaux et une armée, et ce que tu

---

(1) Galicien. On plaisante volontiers en Espagne les habitants de la Galice, travailleurs robustes et quelque peu entêtés.

pourra conquérir là-bas sera pour toi; tu peux emmener ta femme, s'il te plaît.

— Je suis un bon serviteur de Sa Majesté, répondit Piquillo, et je partirai pour lui rendre service; mais, en mon absence, Sa Majesté voudra bien s'occuper de ma femme, je ne l'emmènerai pas!»

Le joyeux Piquillo s'embarqua pour l'Amérique avec sa petite massue, et ce fut lui qui massacra tous les habitants de ce pays, depuis Cuba jusqu'aux Philippines, en passant par le Mexique. Il n'est, heureusement, jamais revenu.



## Les trois oranges

(Conte populaire andalou)



Il était une fois un fils de roi qui refusait de se marier parce qu'il ne trouvait aucune jeune fille qui lui plût. A la trois cent sixième qu'on lui présenta et qu'il ne voulut pas même regarder, son père se fâcha et lui dit :

— Sors de mon royaume et va toi-même à la recherche de la merveille que tu veux me donner pour bru; mais si, dans deux ans, tu n'es pas de retour avec elle, je te déshérite et

donne mon royaume à l'un de mes parents!»

Le jeune prince alla trouver une vieille sorcière et lui dit :

— Mon père veut que je me marie, dites-moi où je pourrais trouver la plus belle fille du monde!

— Elle habite avec ses sœurs le Château des trois oranges, répondit la sorcière; mais c'est bien loin d'ici!

— J'irai, dit le prince.

— Suivez donc le chemin que vous voyez devant vous; marchez sans vous arrêter; lorsque vous serez arrivé au château, vous entrerez dans les jardins et vous y chercherez un oranger qui porte seulement trois fruits sur la même branche; cueillez les trois oranges d'un seul coup et sans monter sur l'arbre;

vous tiendrez alors dans vos mains la merveille que vous cherchez et il arrivera ensuite ce qui doit arriver.»

Le jeune homme partit; après avoir marché des jours et des jours, il arriva dans un pays sans verdure et sans eau, aride et fauve, et tout crevassé par la sécheresse; il vit un grand palais étincelant de blancheur et il entra pour demander si ce n'était pas là le Château des trois oranges.

— Ce n'est pas ici, lui répondit une jeune fille plus brune que le bronze, mais mon père le Soleil rentrera bientôt et il saura peut-être vous renseigner.»

Un instant après, le palais commença à resplendir, la chaleur devint de plus en plus forte, puis la lumière se fit éblouissante et le Soleil entra.

— Ça sent la chair fraîche, dit-il, est-ce là le rôti que tu vas me faire pour mon déjeuner, petite fille?

— Ah! mon père, ce n'est pas un rôti! C'est un pauvre garçon qui cherche le Château des trois oranges et je lui ai promis que vous le renseigneriez!

— Si ce garçon n'est pas bon à rôtir, qu'il s'en aille! Je ne sais pas où est le château qu'il cherche, mais ma sœur la Lune, qui est une vieille curieuse, pourra sans doute le renseigner.»

Le prince, tout heureux de sortir de ce voisinage aveuglant où sa peau commençait à rissoler, marcha pendant longtemps à la recherche du palais de la Lune. Il arriva enfin dans un pays de bois et de prés sombres et vit au bord d'une rivière argentée un palais de marbre bleu.

«— Puis-je savoir où est le Château des trois oranges? demanda-t-il en rentrant.

— Je ne sais pas où est ce château, répondit une jeune fille blanche comme la fleur du jasmin; asseyez-vous un instant; ma mère la Lune ne tardera pas à rentrer, elle vous renseignera.»

Bientôt le jeune homme entendit chanter un rossignol; le

Vous trouverez dans ce livre des contes merveilleux où des filles de rois vivent enchantées dans les fontaines ; des histoires où interviennent tous les saints du Paradis, ou encore le diable avec ses sorcières et ses diabolins taquins qui se cachent sous les meubles ; vous y trouverez aussi des récits populaires, et des fabliaux malicieux, et des romans de chevalerie, et d'immortelles légendes comme celle de Rodrigue et de Chimène. Vous vivrez la dernière aventure de Don Quichotte... Voici le trésor de l'âme espagnole.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 05398789 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

